



Où étaient-ils le 16 septembre 1943 à 16 h 05 ?

Sous les décombres de la mémoire

Soixante ans plus tard, des élèves du bâtiment reconstruisent, grâce à des témoins vivants, la mémoire des bombardements nantais. Sur le théâtre des opérations, ils apportent in situ leur pierre à l'édifice en ruines du souvenir...

Fin octobre 2003, quatre élèves volontaires affrontent les micros de Jean Lebrun au cours de l'enregistrement de l'émission *Travaux publics*, diffusée en fin d'après midi et en direct sur *France Culture*. Dans les studios de *France Loire Océan*, en pleines vacances de Toussaint, ils relatent avec émotion l'expérience peu banale qu'ils ont connue une quinzaine de jours auparavant. En effet, ils ont eu l'occasion poignante de revivre une tranche d'Histoire en rencontrant des Nantais qui avaient en 1943 l'âge qui est actuellement le leur. Au-delà de leur embarras face aux micros sur une station de radio aussi prestigieuse, quelle consécration pour ces gardiens du souvenir !

C'est Luc Douillard, professeur de français et d'histoire-géographie au lycée professionnel du bâtiment Michelet, qui est à l'origine de ce projet pédagogique. Certes, en seconde professionnelle, l'étude de la Seconde guerre mondiale figure au programme. Mais il a eu l'idée de s'emparer de la commémoration du soixantième anniversaire d'un événement local pour donner un tour vécu et sensible à la connaissance de cette réalité historique et tragique. Ainsi a-t-il engagé au printemps 2003 une classe de BEP en métiers du bâtiment sur les traces du souvenir.

Passerelle intergénérationnelle

Le 16 septembre 1943, à partir de 16 h 05, des bombardements dévastateurs ont commis des ravages dans le centre-ville de Nantes, détruisant environ 700 immeubles et maisons et faisant 1463 victimes et environ 2500 blessés. C'est l'aviation américaine, visant des objectifs stratégiques économiques, industriels et militaires nazis, qui est à l'origine de ces pertes civiles. Plutôt axés sur le port, les bombardements ont malheureusement dévié jusqu'à toucher essentiellement la rue du Calvaire située sur le trajet. Les données factuelles relatives à cet événement tragique ont d'abord été portées à la connaissance des élèves. Il était essentiel pour la suite du projet de repérer avec précision la topographie de ces attaques aériennes. Des plans, des cartes et des vues ont donc été étudiés de près, grâce à la documentation de l'*Office Central de la Coopération*, qui se consacre notamment à la recherche concernant l'épisode des Cinquante otages ainsi qu'à sa commémoration. Mais comment faire revivre l'événement ? Par

LP Jules-Michelet

Nantes 44

Propos recueillis par J. PERRU,
auprès de L. DOUILLARD, professeur de français
et d'histoire-géographie



"Vous ai-je dit que chaque nuit . . ."

Où étiez-vous le 16 septembre 1943 à 16 h 05 ?
QUESTIONNAIRE (n'hésitez pas à utiliser le dos de la feuille si nécessaire)

Personne interviewée (avec numéro de téléphone et/ou adresse, si vous souhaitez être recontacté/e ultérieurement) :

Propos recueillis par (nom et prénom de l'élève du lycée Michelet) :

I. LA GUERRE

1. Où étiez-vous précisément le 16 septembre 1943 à 16 h 05 ? 6 allée des Tanneurs à Nantes.

2. Quel âge aviez-vous ce jour-là ? 11 ans.

3. Que faisiez-vous à cette époque (situation scolaire ou professionnelle, etc.) ? En vacances après la classe de 6^{ème}.

4. Que faisiez-vous précisément cet après-midi du 16 septembre 1943 ? Je me rendais d'Orvault à Nantes, pour faire quelques courses et prendre le train pour Oudon, où je devais participer aux vendanges.

5. Que s'est-il passé (pour vous et pour vos proches) ? Je n'ai pas été blessé. Une de mes tantes a été ensevelie sous un immeuble de la rue du Calvaire mais a pu s'en sortir. Aucun membre de ma famille n'a été tué ou blessé. J'ai raconté tout cela dans le récit que je vous ai envoyé.

6. Avez-vous des souvenirs sensibles précis (des bombardements du 16 et aussi du 23 septembre 1943) ? Pouvez-vous décrire ce que vous avez vécu avec vos sens (visions, sons, odeurs, etc.) ?

A) L'ambiance et la météo à Nantes juste avant les bombardements

B) Pendant les bombardements :

Le bruit des avions

Le bruit des bombes (à quoi peut-on le comparer pour quelqu'un qui ne l'a pas vécu ?)

C) Le silence après les bombes, la poussière, les fumées, les incendies, les ruines, les chevaux morts, les odeurs, les jours qui ont suivi, etc. Oui. J'ai rappelé tous ces souvenirs dans un courrier que je vous ai envoyé.

Vous ai-je dit que chaque nuit pendant plusieurs jours, je rêvais de bombardements et, jusqu'à la fin de la guerre, je ne pouvais pas entendre de bombardiers, sans que ma jambe droite ne se mette à trembler, sans aucun contrôle possible de ma part.

7. Pouvez-vous parler d'un objet attaché à un souvenir précis de cette époque ? (Soit un objet de la vie quotidienne pendant l'Occupation : journal collaborateur, tract de la Résistance, photographie, semelle de bois, ticket de rationnement, chanson, cahier d'écolier, etc. Soit un objet-souvenir témoignage direct de septembre 1943, tel qu'un objet familial rescapé des bombardements).

J'ai gardé un certain nombre d'objets témoins de ces événements : des éclats de DCA ; une ailette de bombe en aluminium, tombée dans un champ, sur Orvault, lors du bombardement du 16. J'ai eu longtemps dans mes "souvenirs", le calot d'un Allemand, percé par un éclat de bombe sur le côté. Il avait été ramassé par un de mes cousins, place du Commerce. Je ne me rendais pas compte du danger que pouvait représenter un tel objet pendant l'Occupation !!!

8. A l'époque, les collaborateurs de l'occupation nazie ont voulu profiter des bombardements pour dénoncer les alliés anglo-américains et la Résistance ? Quel était votre sentiment ? A-t-il évolué ?

Je crois qu'on exagère ce côté propagande, qui ne pouvait prendre qu'auprès des "collaborateurs", loin de représenter l'opinion générale des Français.

Le fait que le maire de la Ville, Henri Orrion, ait été reçu par le maréchal Pétain paraissait tout à fait normal, compte tenu du service éminent du maire, dans ces moments de grande détresse. Cela ne signifiait pas du tout une marque de "collaboration". Que les hommes publics aient déploré en France ces raids sauvages, il ne pouvait en être autrement et, par ailleurs, ils ne pouvaient, à l'époque et là où ils étaient, que donner le change, pour mieux servir leurs compatriotes. J'ai entendu des propos, voire des menaces, dans mon entourage, à l'égard du préfet Bonnefoy que l'on disait travailler pour les Allemands. On ignorait bien sûr qu'il couvrait la fabrication de faux papiers pour sauver des Français. Il a payé cet héroïsme de sa vie, avec d'autres fonctionnaires, comme Guy Choimet, que je connaissais, mort à Buchenwald.

Pour ma part (j'avais 11 ans), je ne me souviens pas avoir eu le moindre sentiment de révolte à l'égard des Américains. On disait seulement qu'ils n'avaient pas le courage des Anglais, qui bombardaient en piqué, au risque d'être abattus.

Au contraire, ce bombardement était la preuve que les alliés pouvaient opposer aux Allemands une force plus importante que celle qui nous avait écrasés en 1940 et que c'était malheureusement le prix à payer pour recouvrer la liberté que nous avons perdue. L'oppression allemande, et surtout, nazie était un malheur bien plus grand que les bombardements, si horribles soient-ils. Mais, dans ma famille, nous n'avions eu ni mort, ni blessé.

9. Comment avez-vous vécu personnellement la libération de Nantes (et de Paris, vue de plus loin) durant le mois d'août 1944 (par l'armée américaine et par les Résistants F.F.I.) ?

Avec un bonheur sans comparaison. J'ai encore dans la tête le bruit des premiers chars américains arrivant sur la route de Rennes. C'était pour nous la délivrance après de longues années d'occupation allemande. Nous ne comprenions pas pourquoi les Américains attendaient si longtemps avant d'entrer dans Nantes dont les Allemands étaient partis. Nous leur disions, mais ils attendaient les ordres : leur avance avait été très rapide.

Je n'ai pas le meilleur souvenir de ceux qu'on appelait FFI ; Je me souviens d'un camion chargé d'une escouade de gens armés qui se disaient FFI. Ils étaient menaçants, contrairement aux soldats américains paisibles et forts. Par contre je me souviens de l'arrivée de



"Vous ai-je dit que chaque nuit . . ." [suite]

notre médecin de famille, le docteur Meeus, avec un brassard FFI. Personnellement je ne savais pas qu'il faisait partie d'un réseau de Résistance (le CND de Rémy) et j'étais admiratif pour son activité secrète sous l'Occupation. Malheureusement, cette période qui nous apportait la paix, fut aussi celle de règlements de compte...

II. LA PAIX

10. *Qu'est-ce qui vous frappe dans les changements de l'urbanisme nantais après la guerre ? (Reconstruction, achèvement des comblements fluviaux, nouvelle voie ferrée souterraine, baraquements provisoires, nouvelles constructions, pont-transbordeur, roquios, port et chantier naval, circulation, etc.)*

Après la guerre, la France était en ruine. Il a fallu reconstruire au plus vite. Mais on manquait de tout. L'effort de reconstruction a été extraordinaire après tant de souffrances mais, bien sûr, on construirait mieux aujourd'hui où nous avons des moyens en hommes, en matériel et en financement beaucoup plus au point qu'alors.

Je regretterai toujours le pont-transbordeur. Mon père, en tant que président du Syndicat d'initiative à l'époque, a fait le maximum pour le sauver. Ceux qui avaient les leviers pensaient avoir raison sur lui. En fait, ils étaient "en retard d'une guerre", comme d'habitude. Nantes a perdu alors une merveilleuse image symbolique !

Pour le reste, il est encore trop tôt pour porter un jugement de valeur...

11. *Qu'est-ce qui vous a marqué durant ces soixante années de paix ?*

(La sécurité sociale, la prospérité des trente glorieuses et l'arrivée du confort ménager dans les maisons, l'automobile et la télévision, la crise économique et le chômage après 1975, l'émancipation des femmes, les guerres coloniales en Indochine et en Algérie, 1968, les souffrances du tiers-monde, l'évolution des loisirs, le sport et le F.C.N., la mi-carême, etc., votre propre histoire professionnelle, affective et familiale).

Tout nous a marqué bien sûr. Mais il faut laisser décanter l'Histoire, en évitant de la manipuler dans un sens ou dans un autre.

12. *Avez-vous conservé aujourd'hui un idéal (politique, social ou autre) ? Avant tout : servir avec réalisme et sans a priori.*

13. *Pour vous qu'est-ce qu'une vie réussie ?* Une vie donnée, qui propulse les générations vers une pleine réalisation de leurs possibilités au service du bien de tous.

14. *Quel message aimeriez-vous transmettre aux jeunes générations ?*

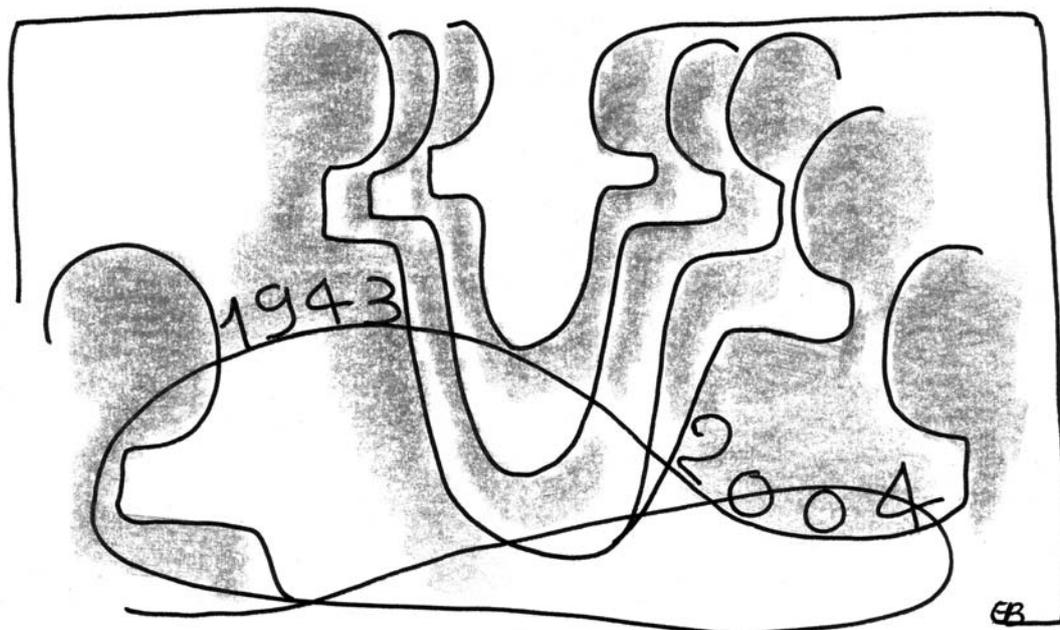
La vie est difficile. On ne peut pas tout réussir mais on peut toujours faire du positif tant qu'on existe. Comme disait un professeur de philosophie (mort en déportation), après avoir remarqué que "nous écrivons rarement une page de notre vie sans y faire quelques taches" : "Il faut vivre chaque instant de notre vie comme si c'était le premier, comme si nous n'avions rien gâché, rien perdu jusqu'ici, comme si nous commençons pour la première fois, magistralement, avec une plume toute chargée d'or, sur une page blanche".

Questionnaire à faire remplir par l'élève intervieweur, ou bien à renvoyer directement par la poste avec vos coordonnées à : **Enquête "Où étiez-vous le 16 septembre 1943 à 16 h 05 ?"**, M. Douillard, professeur, lycée professionnel Jules-Michelet, 41 boulevard Jules-Michelet - B.P. 22201, 44322 Nantes Cedex 3

Une adresse internet : 16septembre.1943@laposte.net



Photographie : V. Jacques



quel moyen ancrer le passé dans le présent ? On sait que la question de la mémoire agite les historiens contemporains selon, grossièrement, deux écoles. Pour les puristes, le témoignage, avec sa part inévitable de transposition, est peu considéré en raison même de son caractère faillible, fragile et peu fiable. De plus, il peut être récusé ou accusé de s'engluer dans le pathos, voire de revêtir une fonction thérapeutique qui tend d'autant plus à falsifier la vérité des faits. Pour d'autres historiens du temps présent, à l'inverse, le témoignage vivant, à propos des camps par exemple, a valeur de document historique et sa collecte est précieuse. La méthode adoptée a donc consisté à privilégier la seconde option pour sa dimension émotionnelle et la part de vécu qu'elle recèle, aspect plus parlant et source de motivation pour les élèves. C'est pourquoi il a été décidé que l'enquête historique se fonderait sur la reconstitution de l'événement par la collecte de témoignages. La rencontre de témoins présente de surcroît, sur le plan humain, l'immense intérêt de créer un pont entre les jeunes et les anciens. Mais en reste-t-il et, si oui, comment les contacter ?

Où étiez-vous le 16 septembre 1943 à 16 h 05 ?

Il se trouve qu'à la veille de l'été 2003, la municipalité nantaise préparait la commémoration de cette journée de bombardements. La proposition du lycée Michelet a alors trouvé un accueil favorable auprès de la ville de Nantes qui a finalement relayé et facilité le projet. Un appel à témoins a été rédigé par les élèves qui a été largement diffusé, de manière réitérée, dans *Ouest France* et *Presse Océan*. Pour l'occasion, a été créée l'adresse électronique : 16septembre.1943@laposte.net, dédiée à cette opération. Pas moins de cent vingt personnes ont alors répondu. Pour aider à cette

collecte d'informations et d'impressions, les élèves ont alors élaboré un questionnaire détaillé qu'ils ont fait parvenir aux témoins des bombardements (voir page précédente). A la suite de cet écho à l'ampleur imprévue, il s'est agi de répondre à ces nombreux anciens et d'organiser au mieux leur rencontre. Début juillet, une lettre circulaire a alors été adressée à tous les répondants afin de leur fixer rendez-vous le 16 septembre 2003. A ce courrier a été joint un groupement de textes étudié en classe qui, de *La forme d'une ville* de Julien Gracq à *Régine* de Paul-Louis Rossi, en passant par *Elle est chouette, ma gueule !* de Sim, offre un panorama de témoignages concernant les bombardements nantais. Ainsi Julien Gracq écrit-il avec nostalgie : "Prise d'enfilade en 1943 par les bombardiers américains, la rue du Calvaire a ressuscité plus large, plus commerçante, et plus anonyme encore dans son peuplement, aussi attirante à peu près pour les pas du promeneur qu'un couloir de métro aux heures de pointe." En vue de cette journée impatientement attendue, un inventaire raisonné des lieux du centre-ville a été établi en fonction de l'endroit mentionné par les témoins ayant répondu à la question cruciale : "Où étiez-vous le 16 septembre 1943 à 16 h 05 ?". Les situations relatées par les rescapés des bombardements ont ainsi permis de dessiner, quartier par quartier, un quadrillage de la zone touchée. La réalité de cet événement historique commençait à prendre forme...

L'itinéraire du souvenir

A la rentrée 2003, Luc Douillard, qui suivait fort heureusement la même classe de première en métiers de la plomberie, a adjoint à ce projet une autre classe de terminale plâtrerie-peinture, afin de poursuivre au mieux une initiative à l'échéance proche et à l'ampleur accrue. La journée du 16 septembre a été officiellement commémorée par la ville de Nantes. Une cérémonie



Un été quarante-trois pas comme les autres

Bonjour. Je souhaiterais répondre à votre appel et j'espère que de nombreux autres témoins l'entendront. Bien que... nous n'étions pas très nombreux dans Nantes cet été-là et l'on avait profité des vacances scolaires pour éloigner les enfants, mais ils venaient de rentrer. Moi-même étais allé passer l'été chez ma tante Lili à Concarneau. J'avais six ans et demi.

Je suis rentré à Chantenay, où nous habitons, en septembre et nous allions à l'école à l'Immaculée-Conception, rue des réformes. Il faisait encore très chaud, et j'ai trois souvenirs très forts.

Les poissons de la mort

Avant la rentrée des classes nous allions tous les jours à Trentemoult où il y avait une petite plage de sable et un bar-buvette où l'on dansait le dimanche. Il suffisait de traverser la Loire sur un de ces "roquiots" qui puaien le diesel. La veille de la rentrée des classes, nous y étions allés, ma maman, ma sœur et moi. Nous étions dans l'eau quand j'ai entendu les avions. Ils ont lâché leurs bombes dans la Loire entre les Chantiers *Dubigeon* et le Quai Wilson. Nous étions peut-être une dizaine d'enfants dans l'eau. Cela n'a peut-être duré qu'une minute.

Mon souvenir est d'abord un bruit assourdissant puis le silence, puis des cris sur la plage : les parents appelaient leurs enfants restés dans l'eau et nous nous sommes tous réfugiés dans la cave de la buvette.

Mais nous, nous avons été frappés de stupeur. Pas par les avions mais par les poissons. Ils étaient des centaines autour de nous, leur ventre blanc bien visible, sans vie.

C'est ce qu'on appelle la pêche à l'explosif. Personne n'a ramassé ces poissons-là, sur le moment, mais aussitôt l'alerte passée des hommes se sont organisés, ont sorti des plates et les ont ramassés à l'épuisette pour aller les vendre...

En rentrant place Jean-Macé, des gens rentraient avec le tram du centre ville où ils étaient allés faire leurs achats scolaires. Beaucoup étaient gris de la poussière des bombardements.

Un appartement suspendu

Quelques jours plus tard nous sommes allés en ville. Maman voulait se recueillir sur les lieux où était mort le mari d'une de ses amies, le docteur Blineau, rue du Calvaire. On peut rappeler que les objectifs industriels américains étaient à au moins quatre kilomètres de là. Comment peut-on faire de telles erreurs !

Des cailloux partout, et de la poussière ! J'ai juste souvenir d'une rue pleine de pierres. Un peu plus loin, nous avons poussé jusqu'à l'Hôtel de Ville. Une bombe était tombée sur un immeuble qui fait le coin avec la rue Saint-Vincent et qui n'a pas été reconstruit (c'est aujourd'hui un parking pour le personnel municipal). Cet immeuble avait été très proprement sectionné comme si seul le mur de façade était tombé. Tout était resté à l'intérieur, intact, la cuisinière, l'évier, le lit dans la chambre et les rideaux, les lustres. Un peu comme certaines maisons de poupées. Comme il y avait un peu de vent, des choses tombaient par terre... C'était surréaliste.

Le tunnel de Chantenay

Avant la guerre, ce tunnel de la voie de chemin de fer (celui qui rejoint la médiathèque à la place Jean-Macé) était en travaux, et c'était là que nous nous abritions lors des alertes. Comme nous habitons au niveau du milieu du boulevard de la Liberté, nous courrions jusqu'au tunnel et cela nous prenait un quart d'heure. Souvent la sirène de fin d'alerte retentissait au moment où nous arrivions. Il y avait avec nous une foule à dévaler la place Jean-Macé, qui ensuite s'engouffrait dans la rue de la Tannerie pour entrer dans ce gouffre noir. Il y avait, sur le chemin, des soldats allemands qui s'activaient autour de bonbonnes fumigènes supposées cacher les objectifs des bombardiers, et d'autres soldats qui se réfugiaient avec nous dans le tunnel.

Un jour l'un d'eux écrasa de son pied le baigneur que ma sœur (huit ans) avait laissé tomber. Je me souviens qu'il a insisté pour donner à ma mère l'argent pour le remplacer et il a essayé de consoler ma sœur qui pleurait de plus belle. Souvent les soldats prenaient dans leurs bras des enfants pour les rassurer.

Je ne souhaite à personne d'avoir de tels souvenirs. Au-delà d'un certain côté "excitant" pour un enfant, il reste toute la vie l'horreur de cette violence. J'ai beaucoup pensé à cela à propos de l'Irak.

Yves Lainé

s'est tenue au cimetière de la Chauvinière, suivie d'un dépôt de gerbe à l'Hôtel de ville. A cette occasion, des enfants de l'école Alphonse-Braud de Chantenay ont lu des lettres de rescapés. Mais le moment tant attendu, programmé l'après-midi à l'espace *Cosmopolis*, en plein centre de Nantes, était l'accueil des témoins. Animé par trois enseignants qui s'étaient associés à l'initiateur, ce temps d'intense émotion a

constitué une rencontre entre anciens sous forme de retrouvailles, autant qu'un premier contact. La ferveur des rescapés, âgés de neuf à vingt ans à l'époque des faits, était motivée par le désir de transmission du passé. Certains (*voir ci-dessus*) ont déclaré qu'à cette occasion ils en ont profité pour confier à leurs enfants, comme un patrimoine testimonial et testamentaire, le récit circonstancié et particulièrement poignant qu'ils avaient

pris soin de rédiger et de faire parvenir. C'est donc de transmission familiale qu'il s'agit. Mais, pour l'essentiel, cette rencontre était fondée sur le recueil de témoignages oraux. Afin de favoriser et faciliter les échanges, il avait été demandé aux participants d'apporter un objet-souvenir de leur choix. De l'éclat d'obus à un vêtement précieusement conservé, chacun des objets commentés a fait ainsi office de preuve autant que de déclencheur de mémoire. Le plus étonnant aura sans doute été une montre arrêtée à 17 h 03, apportée par un homme d'un certain âge qui, s'étant retrouvé coincé sous les décombres, a dû son salut au fait d'avoir happé la jambe d'un sauveteur qui l'a alors dégagé des gravats d'un immeuble effondré.

Sur les lieux de la mémoire

Vu le grand nombre de personnes présentes, soit une trentaine d'élèves et une centaine d'anciens, la suite des événements a consisté à se scinder en groupes afin de mener une tentative de psychogéographie sur les lieux de mémoire. L'expérience prouve en effet que la présence du témoin sur l'endroit où s'est déroulé l'événement lui fait revivre et remonter à la surface de la conscience les situations vécues dans leur dimension sensorielle, avec les visions, les bruits et les odeurs. Toutes proportions gardées, c'est cette méthode qu'a employée Claude Lanzmann dans son film *Shoah*. L'itinéraire de la remembrance a donc été emprunté, par les membres des deux générations éloignées, en petits groupes se rendant sur le théâtre des bombardements. Du quartier Graslin à la place de la Petite-Hollande, de l'Hôtel-Dieu à la Place de Bretagne, les élèves se sont employés à recueillir in situ le témoignage des rescapés dont on peut penser que le cadre constituait un indéniable vecteur de remémoration. Ainsi la reconstitution historique prend-elle la voie et la voix de la restitution de l'atmosphère de l'événement. A la suite de cette journée riche en émotions, les élèves ont à leur tour restitué en classe les paroles entendues sous forme de synthèse collective. Face aux difficultés inhérentes à la transcription d'informations orales très abondantes,



le professeur a souvent dû aider à préciser les données recueillies, à les faire reformuler et à les confronter afin de mieux définir les contours de la vérité historique. La lecture oralisée des témoignages écrits et d'autres questionnaires reçus ultérieurement a aussi permis de s'imprégner de l'atmosphère de l'époque après avoir pu saisir et sentir celle des lieux, celle d'une journée ensoleillée précédant de quelques jours la rentrée des classes. L'étape suivante, actuellement suspendue à la recherche d'un financement, serait la publication d'un ouvrage reproduisant la masse des témoignages recueillis.

Un passage de témoin généreux

Toujours est-il que ce projet ambitieux, engagé avec hardiesse, aura permis de valoriser, jusqu'à la reconnaissance de la municipalité et des médias, des élèves de l'enseignement professionnel, qui sont parfois mésestimés, tout en leur offrant des contacts humains marquants et des situations de communication profitables et variées. Il est également envisagé de pérenniser le projet, en équipes de professeurs d'histoire en LP, par exemple à l'occasion de la future commémoration de la Libération de Nantes. Entrant dans le cadre de l'éducation à la citoyenneté, cette action a même connu un prolongement politique puisqu'une pétition a été envisagée par un témoin survivant : *L'appel de Nantes contre le bombardement des populations civiles*. Ainsi le cœur de Nantes a-t-il résonné et vibré au diapason d'un passé malheureux, lors d'un passage de témoin généreux. □

